

Retranscription de la voix-off du chapitre 1

Remonter l'effondrement

Après la révolution française, la Chartreuse est récupérée par l'État au titre des biens nationaux. Divisée en lots et vendue, elle devient un quartier de Villeneuve, habité par des centaines de villageois. Dans les années qui suivent, l'abside de l'église, qui faisait alors office de grange, s'écroule.

Cette ouverture qui s'improvise dans l'édifice, cette mise à mal de l'architecture, on peut essayer de l'envisager autrement : suivre les contours que les parois détruites dessinent et envisager la forme qui en résulte, et que le ciel comble, pour ne plus voir un bâtiment amputé mais une brèche qui serait une architecture d'air. Un édifice construit par retrait de matière, qui se suggère et se laisse deviner plus qu'il ne s'affirme. Une présence en creux.

Au centre de la Corée du Sud, dans la ville de Daejeon, c'est par une présence en creux justement, que s'appréhende aujourd'hui un monument aux morts détruit en 2013.

Le monument disparu est désormais suggéré par une sculpture qui en est la contre-forme, qui matérialise en quelque sorte l'air qui entourait l'édifice plutôt que l'édifice lui-même. Ce dont la sculpture rend ainsi compte, c'est en premier lieu d'une absence. Une absence tellement mise en avant, tellement révélée, qu'elle est la mieux à même de suggérer l'existence singulière du monument, et sa disparition.

La construction du monument, en forme de tour, débute en 1942. Initié par les japonais qui occupent alors la Corée, il est dédié à leurs soldats morts au cours de la guerre du Pacifique. La tour doit s'appeler la tour *Chunghon*, mais en 1945 la guerre prend fin, les japonais quittent la Corée et la tour reste inachevée. Elle reste dans cet état d'inachèvement pendant quelques années, traverse la guerre de Corée et, en 1953 ce sont les coréens qui en reprennent la construction, pour leurs propres morts : les soldats tombés au cours des batailles de la guerre de Corée. La tour change de nom, elle devient la tour *Youngryeol* et elle est inaugurée en 1956.

Au-delà de la tour elle-même ce qu'il y a là de singulier, c'est l'histoire de sa construction. Une histoire qui est faite dans un même élan mais par deux camps opposés, dans une même volonté de rendre hommage mais un hommage à des morts différents. Et au-delà de cette opposition, et au-delà de cette différence, c'est peut-être justement cette idée du « même » qui est importante.

On peut alors imaginer ce moment très particulier de 1953 où, sur des pierres posées par des mains japonaises huit ans plus tôt, viennent s'ajouter des pierres posées par des mains coréennes, à la fois comme un prolongement mais aussi, peut-être, comme une forme de validation. Une tour comme le témoin d'un relais muet, de peuple en peuple, pour digérer la même mort.

Ailleurs, d'autres pierres portent la complexité d'autres histoires de prolongement entre un pays colonisateur et un pays colonisé. En 1928, l'Algérie est une colonie française depuis presque un siècle et on inaugure, à Alger, un monument en hommage aux soldats algériens et aux soldats français qui sont morts côte à côte durant la Première Guerre Mondiale. Le monument est baptisé le Pavois et il est conçu par le sculpteur français Paul Landowski.

Cinquante ans plus tard, l'Algérie a conquis son indépendance et on décide de remplacer ce monument de l'époque coloniale par un monument célébrant la Libération. Il est alors proposé par l'artiste algérien M'hamed Issiakhem, non pas de détruire le Pavois, mais de le recouvrir en concevant une sculpture qui sera une sorte de sarcophage autour de l'œuvre de Landowski. Un sarcophage qui remplirait ce double rôle, d'à la fois occulter le monument original, tout en le protégeant. C'est-à-dire une manière d'occulter sans détruire, sans faire table-rase mais au contraire en maintenant l'histoire et en maintenant les possibilités de ses relectures. Des relectures à la fois pour lire encore, mais aussi pour lire autrement. Pour ne pas arrêter le regard.

A travers l'histoire, d'autres recouvrements vont au contraire tenter d'empêcher toute lecture. A la fin de la Seconde Guerre Mondiale, les alliés qui arrivent à Berlin découvrent à la proche périphérie de la ville, le chantier de construction d'une université militaire et technique nazie. Ils vont tenter

de la détruire à l'explosif mais sans y parvenir. Ils entreprennent alors de recouvrir l'université sous les décombres qui sont petit à petit évacués de Berlin en ruine. Vingt ans plus tard, cet entassement colossal de gravas par-dessus l'université forme une colline de cent-vingt mètres de haut qu'on appelle le Teufelsberg.

L'architecte qui a conçu l'université s'appelle Albert Speer, il est également l'inventeur d'une théorie architecturale qu'on appelle « théorie de la valeur des ruines ». Cette théorie pose grosso modo que pour qu'un bâtiment soit réussi il doit également être pensé en terme de ruine, il doit devenir une belle ruine ; faisant par là référence, notamment, aux temples grecs de l'antiquité.

En recouvrant l'université, les alliés l'ont donc privée de son *devenir ruine* mais sans l'effacer pour autant. Avec des intentions très éloignées de celles portées par le recouvrement de M'Hamed Issiakhem à Alger, ils dessinent finalement une forme qui fait volte-face et qui s'en rapproche. Non seulement le bâtiment est passé d'édifice architectural à relief topographique, c'est-à-dire une présence peut-être d'autant plus manifeste, mais par ce recouvrement les alliés l'ont aussi gratifié d'une histoire tout à fait singulière et mémorable.

Quelques années avant le chantier de l'université, Albert Speer se voit confier par Adolf Hitler, la construction de la nouvelle chancellerie du Reich, qui sera inaugurée en 1939 à Berlin. Le bâtiment va être gravement endommagé pendant la guerre et en 1945 il sera rasé par l'Armée rouge. A ce moment-là, les Soviétiques vont réutiliser une partie des matériaux de la chancellerie pour édifier, quelques kilomètres plus loin, le Mémorial soviétique de Tiergarten.

La nouvelle chancellerie est donc devenue une carrière dans laquelle on va puiser les blocs de marbre pour des constructions à venir. Tout comme l'université, elle est soustraite à son *devenir ruine* ; elle s'échappe par dissolution, par des matériaux qui se déplacent et se réagent, qui désertent d'un camp à l'autre, d'un édifice vers un autre, d'un palais depuis lequel aura été planifiée la mort à un monument à la mémoire des morts.

On trouve d'innombrables exemples à travers l'Histoire, d'édifices qu'on efface pour en faire les carrières d'édifices à venir. La Porte de France, à Belfort, est un élément des fortifications construites par Vauban à la fin

du XVII^e siècle. Deux siècles plus tard, elle est démantelée pour faciliter l'expansion de la ville et l'accès aux nouveaux faubourgs. Les pierres alors dégagées servent à l'aménagement du quai Vauban, afin de canaliser la Savoureuse, qui est la rivière à crues torrentielles traversant la ville.

Le quai Vauban, aujourd'hui, coupe la ville en deux et coupe les habitants de leur rivière. Ensermée entre des parois verticales de plusieurs mètres de haut, la Savoureuse n'a pas de réelles rives, et les différents seuils aménagés pour réguler les eaux empêchent la migration des poissons ; elle est actuellement identifiée comme un écosystème dégradé.

A l'ouverture et à l'élargissement de la ville, répond donc ce resserrement, cette contraction de la rivière qui, là où elle pourrait être un liant, un lieu de vie, un point de rencontre pour les habitants, devient par de multiples aspects, un point de rupture, une fissure au cœur de la cité.

Sur les quais, faisant face à la Savoureuse, se trouve la scène nationale de Belfort, baptisée Le Granit. Le bâtiment est inauguré en 1878, il est rénové une première fois cinquante ans plus tard. Une cinquantaine d'années plus tard encore, en 1983, c'est l'architecte Jean Nouvel qui se voit confier une nouvelle rénovation. L'intervention principale de Nouvel consistera à opérer une coupure nette dans le bâtiment, sur laquelle il appliquera une paroi vitrée, ouvrant ainsi littéralement le théâtre sur la ville, et notamment sur sa rivière.

Entre les fortifications et les quais, entre la rivière et le théâtre, se joue à Belfort un jeu d'ouvertures et de fermetures, de brèches élargies ou rebouchées, revendiquées ou subies. En revenant à Villeneuve, on peut alors essayer d'engouffrer dans la brèche qui entrouvre la Chartreuse les mêmes qualités que celles qui ont gouverné à la rénovation du Granit par Jean Nouvel. L'effondrement de l'abside, s'il n'est pas l'œuvre d'un architecte mais l'œuvre des circonstances, n'en est pas moins significatif, peut-être même plus précieux encore : il est sculpté par l'histoire du lieu et il en témoigne avec force. Il est un pas vers la ruine, une dégradation, bien sûr, mais il peut aussi être envisagé comme un geste architectural qui naît de lui-même et qui nous dépasse. Comme une audace du monde.

Retranscription de la voix-off du chapitre 2

Habiter en vie

Ce qui se donne à voir dernière l'abside écroulée de l'église de la Chartreuse, ce sont les flancs du mont Andaon, au sommet duquel a été construit au XIV^e siècle, le fort Saint-André. On peut alors imaginer un jeu de regard étrange, dans ce vis-à-vis entre la Chartreuse et le fort. La première construite, en un sens, pour mieux se soustraire au monde, ne plus ni le voir ni y prendre part, quand le second est établi dans une optique inverse : de manière panoramique, de toutes parts, voir venir le monde et ses emballements.

Mais depuis ce point de vue privilégié que constitue le fort Saint-André, des traces plus discrètes se livrent. Derrière l'enceinte fortifiée, sur les murs intérieurs de la tour des Masques ou de la salle des prisonniers, les occupants ont laissés au fil des siècles des graffitis multiples inscrits dans la pierre. Les marques des tâcherons y côtoient des dates qui s'égrènent du XIV^e au XX^e siècle ; on y trouve des dessins d'animaux ou de personnages, des croquis d'édifices, des jeux de marelle, des mots religieux ou d'amour, des messages militants... Sur les murs du fort, se manifestent ainsi des présences qui, à côté des grands mouvements de l'Histoire, témoignent des vies anonymes, fugitives mais singulières. En somme, des vies vécues, révélées par des traces infimes qui, face à la lourdeur des édifices et en leur sein, d'une ligne gravée dans la pierre, donnent le change. Des traces qui viennent relayer quelque chose de plus essentiel et de plus lointain aussi, quelque chose que se raconte l'humain à lui-même depuis les premières peintures rupestres.

Des traces aussi, qui témoignent autrement, et peut-être d'autant plus, pour chaque époque, de l'esprit du temps. Inscriptions qui permettent un regard à hauteur d'individus, d'anonymes plus tout à fait inconnus.

Surplombant la flamme du soldat inconnu, place de l'Étoile, à Paris, l'Arc de Triomphe s'est construit sur trente années, avec les ambitions successives de rendre hommage aux soldats de la Grande Armée, à ceux de l'Armée des Pyrénées, aux armées de la Révolution et de l'Empire.

Le 1^{er} décembre 2018, le monument est rattrapé par les contestations sociales en cours et, alors que sur les faces intérieures des piliers de l'Arc figurent des noms de batailles ainsi que ceux de six cent soixante généraux, les faces extérieures des piliers sont recouvertes de graffitis. A la liste de faits d'armes et de noms illustres répond ainsi, au dos des piliers, comme un verso de l'Histoire, en une peinture noire, anonyme, qui proclame notamment : « On a raison de se révolter ».

D'autres messages recouvrent ce jour-là les parois de l'Arc. Messages variés, discordants, certains célébrant l'ultra-droite quand d'autres se réclament de l'antifascisme. Des insultes ou des espoirs, des menaces, des bons mots, des mots d'ordre. Sans venir nier les mémoires qui sont célébrées place de l'Étoile, ces graffitis disent aussi, peut-être malgré eux, que ces mémoires s'inscrivent dans un monde en mouvement, vivant, où l'Histoire s'écrit encore. Ils ne viennent pas de nul part mais répondent à l'époque tout en y prenant part. Acte vandale ou écho lointain aux graffitis du fort Saint-André, traces sacrilèges à faire disparaître expressément ou témoignages à préserver pour l'Histoire, ils ont eu lieu et en cela, portent tout au moins la vérité d'un moment.

Au cœur ou en marge de cette manifestation, chapitre III du mouvement des Gilets jaunes, les graffitis du 1^{er} décembre tentent aussi, de manière subversive et problématique, des voies de réappropriation de l'espace public, sur cette place de l'Étoile qui fût, en 1907, sur l'impulsion de l'urbaniste Eugène Hénard, le premier rond-point aménagé en France.

L'occupation des ronds-points est un élément singulier du mouvement des Gilets jaunes. Occupation donc, d'une forme de non-lieu, qui est le point de convergence d'un réseau routier, à la croisée de tout, traversé constamment mais habité par rien. Occuper cet espace, c'est d'abord se rendre visible. Y construire collectivement des cabanes, c'est transformer le cœur souvent vacant de cet aménagement où les personnes tournent et se croisent à distance, en un espace où elles peuvent se rencontrer, nouer des liens ; faire de la politique. Cette zone inhabitable bascule alors en un lieu d'expériences partagées, de débats, de vie. Des vies qu'il s'agit, dit-on, de rendre « plus dignes d'être vécues » et qui deviennent, au centre des ronds-points, dit-on encore : « plus belles qu'avant ». Dans ces cabanes de gilets jaunes, maintes fois incendiées ou détruites, souvent reconstruites, il s'agit peut-être d'habiter

les vides d'un monde, pour mieux y discuter des conditions d'un monde habitable pour tous.

Aux cabanes des ronds-points répondent, avec nuance, celles construites à Notre-Dame-des-Landes, et sur les différentes zones à défendre, les ZAD, en France et ailleurs. Des cabanes qui s'opposent à des projets d'aménagement du territoire voraces en terres naturelles et agricoles, destructeurs d'écosystèmes déjà globalement fragilisés par les activités humaines. Des cabanes comme des moyens de résistance, mais aussi comme des alternatives :

A Notre-Dame-des-Landes, pendant près de quarante ans, l'opposition à l'aéroport a progressivement pris la forme d'une expérimentation immense. Sur cette « zone d'aménagement différé » devenue « zone à défendre », se tentent des formes de vies, des manières d'habiter des terres en commun, en considérant chaque être vivant qui s'y trouve, en s'intégrant dans un écosystème plutôt qu'en le niant.

Les cabanes construites, perchées dans les arbres ou au milieu d'un lac deviennent l'emblème de cette lutte, ouvrant, chez qui veut, des imaginaires et des possibles pour la société entière. Elles peuvent être des bols d'air, des espérances, et, face à nos modes de vie corrosifs, face à la dégradation du monde, elles peuvent aussi être des réponses et des recours.

En 2018, l'état français abandonne finalement le projet d'aéroport et l'année suivante, il ordonne l'évacuation de la zone pour les opposants qui l'occupent illégalement ; l'ordre est notamment donné à la gendarmerie de détruire la majorité des cabanes construites au fil des années dans le bocage. Des architectes, paysagistes, anthropologues, géographes et philosophes lancent alors un appel pour préserver les constructions et les manières d'habiter qui se sont développées sur la ZAD, expliquant que celles-ci sont aujourd'hui « légitimes et nécessaires au regard des enjeux auxquels font face nos sociétés ».

La question se pose alors de savoir ce que l'on perd collectivement quand des engins sont envoyés pour raser ces cabanes. S'il fait peu de doute que la Chartreuse de Villeneuve à partie liée avec la notion de patrimoine, un certain rapport au patrimoine se joue peut-être ici aussi, à travers ces constructions qui se bricolent, indissociables des usages qui y ont cours, eux-mêmes entremêlés aux territoires et aux vies qui s'y déploient et qui s'y inventent.

Clore le monde

Si la ZAD de Notre-Dame-des-Landes peut être considérée par le prisme du patrimoine, on peut en rebond, envisager la Chartreuse au XIX^e siècle comme une zone doublement défendue, mais par des voix et des motifs qui s'opposent. A la suite de la révolution française, la Chartreuse devenue un quartier de Villeneuve, certains vont en effet chercher à préserver l'histoire et l'architecture du lieu : sauvegarder les murs ; quand d'autres – les villageois qui l'habitent en premier lieu – chercheront à maintenir les vies installées entre ces murs, et en un sens : prolonger l'histoire plutôt que la préserver. Deux visions qui se font face, sans entrer en relations, mais qu'on aurait peut-être pu imaginer lier, faire cohabiter de manière à protéger les constructions ainsi que les usages qui s'y sont logés, sans n'avoir à sacrifier ni l'une ni l'autre.

Sur la rivière Bidassoa qui marque la frontière entre la France et l'Espagne, se trouve une île où cohabite à ce jour, deux souverainetés. L'île des Faisans est un morceau de terre de 3000 m² sur lequel les relations franco-espagnoles se sont construites. Un roi y est échangé au XVI^e siècle, des princesses le sont à leur tour au XVII^e et au XVIII^e. L'île aurait sans doute disparu, travaillée par le mouvement des eaux, si elle n'avait pas été aménagée pour qu'y soit signé en 1656 le traité des Pyrénées : traité de paix entre la France et l'Espagne.

Depuis 1856, deux siècles plus tard, c'est le traité de Bayonne, relatif à la frontière franco-espagnole, qui fait de cette île le plus petit condominium du monde. La souveraineté de l'Espagne et de la France s'y applique par alternance pour des périodes de six mois. L'île, qui est interdite au public, est espagnole du 1^{er} février au 31 juillet et elle est française du 1^{er} août au 31 janvier.

Ainsi, au-delà de phénomènes géologiques et d'activités humaines qui modifient sans cesse, et peut-être de plus en plus, la forme des territoires, les superficies française et espagnole gagnent, perdent et regagnent une

petite zone de 3000 m² depuis plus de cent soixante ans, comme une forme de pulsation annuelle qui, au milieu d'une rivière, fait battre la frontière à travers un rituel de notes diplomatiques.

Sur l'île Hans, à mille kilomètres du pôle Nord, c'est un rituel bien différent qui se joue depuis presque un demi-siècle. L'île est un bloc rocheux d'environ 1 km² situé à équidistance entre les côtes du Groenland qui appartient au Royaume du Danemark, et celles de l'île d'Ellesmere, qui est un territoire canadien. Les deux côtes sont séparées l'une de l'autre par un chenal d'une trentaine de kilomètres de large. L'île est située sur la ligne de frontière entre les deux pays, au milieu de ce passage maritime qui, du fait du réchauffement climatique et de la fonte des glaces, devrait bientôt devenir une voie d'accès privilégiée vers le pôle Nord et les ressources pétrolières et gazières qu'il renferme. L'île Hans est ainsi un guichet commercial en devenir, dans une course aux hydrocarbures que s'apprêtent à se disputer les nations.

La propriété de l'île est donc un enjeu stratégique et, depuis 1973, le Canada et le Danemark la convoitent et la réclament. Missions canadiennes et danoises s'y succèdent, hissant tour à tour leur drapeau national respectif, afin d'acquérir une légitimité d'usage et pouvoir en revendiquer la souveraineté. L'île devient ainsi, dans les faits, une sorte de condominium involontaire, dont l'accord officiel d'une souveraineté partagée serait d'ailleurs une des possibilités de résolution du différend. L'autre étant de diviser l'îlot en deux parties distinctes, une pour chaque pays.

En 2014, une autre possibilité quant à l'avenir de l'île émerge cependant. Portée par l'explorateur et écrivain Emmanuel Hussenet, l'association *Hans Insula Universalis* invite le Canada et le Danemark à renoncer à leur prétention sur l'île. Au nom de l'intérêt commun, l'intérêt de chaque être humain à maintenir une planète habitable, s'opposant par là aux intérêts économiques et politiques nationaux et aux intérêts privés des compagnies pétrolières, l'association pousse à ce que soit reconnu pour l'île Hans le statut de Terra Nullius. C'est-à-dire une terre qui n'appartiendrait à personne, ou qui appartiendrait symboliquement à tout le monde, non pas au titre d'une propriété mais d'une responsabilité. L'association faisant valoir, face à une légitimité juridique qu'elle n'a pas, une légitimité collective et éthique, écologique, pour faire de l'île Hans une île universelle.

Un an après le début du différend canado-danois, le statut d'une île est lui aussi au cœur d'un conflit de territorialité semblable dans le golfe du Bengale, à l'Est de l'Inde. En 1974, on découvre sur des images satellites, la présence d'une île alluvionnaire, formée à la suite du cyclone Bhola. Elle se situe à deux kilomètres de l'embouchure de la rivière Hariabhangha qui constitue la frontière entre l'Inde et le Bangladesh. Les deux pays vont d'ailleurs tous deux en revendiquer la propriété parce qu'on suppose qu'elle ouvrirait, là aussi, l'accès à des ressources pétrolières et gazières. L'île d'environ 10 km² est baptisée New Moor par l'Inde et South Talpatti par le Bangladesh.

En 2009, le Bangladesh saisit sur ce différend, la cours permanente d'arbitrage de La Haye. Un an plus tard, des chercheurs révèlent que l'île a disparue entre les années 2000 et 2009. L'érosion et le dérèglement climatique deviennent ainsi des sortes de pacificateurs involontaires, dans un conflit qui toutefois ne disparaît pas forcément en même temps que l'île. Surgit alors cette image étrange d'un monde qui coule, mais pour lequel statuer sur son partage et sa possession apparaît plus urgent que d'essayer de se maintenir à sa surface.

Si des îles vont et viennent, ou sont potentiellement menacées de disparition du fait des activités humaines, dans le golfe du Bengale ou ailleurs ; dans le golfe persique, des activités humaines similaires sont engagées depuis 2003 dans l'édification d'un archipel d'îles artificielles.

The World est un projet de trois cents îles à quatre kilomètres au large de Dubaï. Les îles sont formées de centaines de millions de tonnes de roches et de centaines de millions de mètres cubes de sable. Et leur disposition globale évoquent une mappemonde qui s'étend sur neuf kilomètres par six. Mais c'est une mappemonde où chaque pays est une île, séparé des autres par des chenaux d'une centaine de mètres de large. *The World* est un monde qui fait sécession du monde, mais qui donc se disloque également en son propre sein. Dans les simulations aériennes, on reconnaît effectivement une représentation de la planète, mais c'est une planète qui semble craqueler, qui se fragmente, voire qui explose. D'un point de vue logistique, le projet implique un entretien permanent des îles. Les apports, que ce soit en eau, en nourriture ou en électricité sont eux aussi problématiques, et impliquent des déploiements d'énergie et d'infrastructures considérables et néfastes pour la planète.

Entre 2007 et 2009, le projet est arrêté du fait de la crise financière. On constate à ce moment-là que les chenaux s'ensablent, ce qui provoque au final un rapprochement des îles entre elles. Face à cette représentation artificielle et éclatée du monde qu'est *The World*, c'est le phénomène naturel des ressacs qui vient donc symboliquement relier des pays entre eux, relier le monde à lui-même et lui rendre sa cohésion.

A cette tentative colossale d'un monde miniature et select qu'est, aurait pu être, ou sera *The World*, répond le geste modeste de l'artiste Hreinn Frifinnsson intitulé *House Project*. En 1974, à l'extrême sud-ouest de l'Islande, Frifinnsson construit une petite maison, de la taille d'une cabane. Celle-ci est entièrement vide, elle n'a pas de sol aménagé mais repose simplement sur la roche noire qui recouvre cette région volcanique. Les murs extérieurs sont recouverts de papier peint, ponctués par des photographies encadrées. Les rideaux aux fenêtres sont également accrochés par l'extérieur, de sorte que la maison semble assemblée à l'envers, les murs retournés : ce qui aurait dû être dedans se retrouve au-dehors. L'intérieur de la maison est à l'extérieur. L'intérieur de la maison est en fait, l'ensemble de ce qui lui est extérieur. Comme le formule l'artiste : « Cette maison contient le monde entier, sauf elle-même ».

En la construisant, et sans forcément que nous en ayons conscience, Frifinnsson nous fait ainsi tous habiter à l'intérieur de sa maison-cabane qui est aussi une maison-monde. Par son geste, il rend palpable et renouvelle ce lien presque banal qui nous unit tous et fait de nous tous les membres d'une communauté globale, des habitants d'une même planète, des colocataires. Se rendre en Islande, débusquer cette petite construction qu'est *House Project* et pénétrer à l'intérieur, ce serait en revanche une manière de s'extraire de cette maison-monde ; atteindre un non-lieu, un hors-monde. Une forme de hors-monde, c'est peut-être aussi ce que sont, ou ce que tente d'aménager les Chartreuses.

Entrer en absence

La plupart des Chartreuses ne sont pas construites à proximité des villes mais dans des régions reculées où elles pourront plus facilement vivre à l'abri du monde ; mieux servir Dieu en étant séparées des hommes.

Le désert chartreux remplit cette fonction de séparation, il est un vaste domaine, délimité avec précision, qui entoure la maison haute où sont établis les pères. Il fait ainsi office de zone tampon entre le monde et l'activité spirituelle de la Chartreuse.

Pour constituer le désert, l'ordre cartusien négocie et rachète un ensemble de terrains sur lequel il revendique un usage exclusif, mais ces appropriations ne se font pas toujours dans la concorde et beaucoup de paysans, privés de leurs terres, les contestent. Par la constitution des déserts, en déplaçant les habitants qui y vivaient jusqu'alors, les Chartreux ont parfois fait disparaître des villages, ou empêché l'installation de hameaux. Mais dans le même élan, ils ont également atténué le déboisement des montagnes, ils ont parfois même reboisé, offrant malgré tout un cadre privilégié à la biodiversité.

En 1986, d'une manière bien différente, la ville ukrainienne de Prypiat est également devenue un désert. Aujourd'hui, une trentaine d'années après l'accident nucléaire de Tchernobyl, une zone d'exclusion est toujours en vigueur, interdisant la présence sur site de tout être humain. De nombreux scientifiques l'observent toutefois à distance et ils y répertorient une biodiversité croissante. Du fait de l'absence d'humains, la zone s'est repeuplée d'ours bruns et de bisons d'Europe, les populations de loups y augmentent. Malgré les altérations que subissent certains animaux du fait des radiations, la survie des populations et leur développement n'est donc pas remis en cause. La zone d'exclusion est ainsi devenue un refuge pour des espèces ailleurs menacées, ce qui fait postuler à certains chercheurs que la pression exercée de manière générale par les activités humaines s'avère à moyen terme plus négative pour la faune sauvage qu'un accident nucléaire.

Ainsi, de nos activités et de nos modes de vie, en bien des points mortifères pour le vivant dans son ensemble, jaillissent des catastrophes qui esquissent et qui nous laissent entrapercevoir, non pas des pistes désirables, mais des possibles qui interrogent.

La DMZ, *Demilitarized Zone*, est également une zone interdite aux populations humaines. A la frontière entre la Corée du Sud et la Corée du Nord, elle court le long du trente-huitième parallèle sur environ deux cents cinquante kilomètres.

A la fin de la guerre de Corée, en 1953, il est convenu que chaque armée se replie de deux kilomètres par rapport à la ligne de front, de manière à constituer une zone tampon de quatre kilomètres de large. C'est aujourd'hui encore une zone extrêmement minée, entourée de barbelés et de miradors. Mais dans cette zone inaccessible, le fait que presque aucune présence ou activité humaine n'ait pris place depuis bientôt soixante-dix ans, a, là aussi, permis un important développement de la biodiversité. Des oiseaux parmi les plus menacés au monde y passe l'hiver, notamment un tiers de la population des grues du Japon, mais s'y trouvent également des dizaines d'autres espèces en voie d'extinction, et peut-être même les derniers tigres de Sibérie de la péninsule coréenne. Si bien que, depuis les miradors, les soldats qui passent leurs journées le regard plongé dans cette zone finissent en amoureux de la nature. Une nature qui a déserté les deux Corées et qui a trouvé refuge dans ce ruban de terre qui est un des territoires les plus surveillés au monde.

Ces dernières années, les relations entre le Nord et le Sud s'apaisant, des projets d'aménagements partiels de la DMZ voient le jour : des infrastructures de commerce ou de tourisme, qui sont annoncées comme des moyens de renforcer la paix. Le déminage fait aussi partie de ce mouvement vers la paix, mais il est vu par les écologistes qui observent la zone comme un danger pour la faune et la flore présentes. D'après eux, le déminage en lui-même sera source de dégradation de la nature et laisser les mines en place protégerait le site en l'interdisant aux humains. Dans ce cadre si particulier, les mines deviennent ainsi un agent de la défense d'une nature que la paix, peut-être, menace indirectement.

Durant la guerre civile libanaise, on appelle la ligne de démarcation qui sépare Beyrouth du Nord au Sud entre les quartiers musulmans et chrétiens, la ligne verte. Ailleurs dans le monde, à Chypre ou à la frontière israélo-jordanienne, d'autres lignes vertes tirent leur nom de la couleur d'un crayon sur une carte topographique, mais le nom de la ligne libanaise est due à la couleur du territoire lui-même.

De fait, cette zone étant une zone de front, elle a été désertée par les habitants. Devenue no man's land, une végétation foisonnante s'y est petit à petit développée, elle a par endroits totalement recouvert les rues, pénétré les immeubles à l'abandon. Elle a pris possession des lieux et propose, entre la ville Est et la ville Ouest, sur quelques dizaines de mètres de large, un autre Beyrouth. Comme une troisième possibilité de cette ville qui, sans être une réponse, constitue peut-être tout de même, coincée entre ces deux camps opposés, une forme de nuance. Cette nuance, elle trace par-dessus le conflit, le sentier ténu vers une alternative.

A Beyrouth, la tour *Murr* est à proximité directe de la ligne verte. Sa construction débute en 1974, la tour doit alors accueillir des bureaux et devenir le centre des affaires de la ville, mais un an après le début du chantier, la guerre civile éclate au Liban et la construction s'arrête. La tour, d'une trentaine d'étages reste inachevée mais du fait de sa position géographique entre les quartiers musulmans et chrétiens, et du fait de sa hauteur qui en fait une des plus hautes tours du Liban, elle se voit revêtue d'une importance stratégique dans un des premiers épisodes de la guerre civile, appelé la bataille des hôtels. La tour permet en effet, non seulement d'avoir un point de vue d'où surveiller tout le secteur, mais elle constitue également une position privilégiée pour des snipers ou pour des tirs de roquettes. Elle est en quelque sorte, un œil et un poing.

La bataille des hôtels se termine l'année suivante, en 1976, la guerre durera quant à elle jusqu'en 1990. A la fin de la guerre, la tour *Murr* ne sera ni rénovée ni détruite. Elle deviendra dès lors, et par la force des choses, une forme de mémorial involontaire et improvisé. Sa présence surplombante dans Beyrouth, rappelant à elle seule ce à quoi la tour a assisté, ce qu'elle a abrité et aussi ce qu'elle a pu provoquer.

Au Royaume-Uni, de la même manière, un contexte différent va s'approprier une autre tour. Entre le XVI^e et le XVII^e siècle, le village de Eccles-next-the-Sea est progressivement englouti par la mer du Nord. L'église du village, probablement du XII^e siècle, n'a pas tout à fait échappé à ce sort et à la suite d'une tempête en 1570, la nef et le chœur sont détruits. Le clocher, pour sa part, est épargné, et il va rester debout pendant encore environ trois cents cinquante ans, glissant sous l'effet de la mer, depuis le côté terrestre des dunes jusqu'à l'estran. Et là, arrivé au pied des vagues, ce clocher qui a désormais l'allure isolée d'une tour ou d'un mirador, devient à la fois une attraction touristique, mais il est aussi utilisé comme une aide à la navigation pour les bateaux aux alentours. Comme une balise maritime et un phare.

La tour s'écroule finalement en 1895. Outre son glissement physique depuis le sommet des dunes, elle a donc également glissé du point de vue de son statut et de sa fonction. Dessinée par un architecte, elle a été sculptée par les circonstances, modifiée par le mouvement du monde, jusqu'à être reprise par lui.

D'une chartreuse à un quartier populaire, à un monument historique et centre culturel, la Chartreuse de Villeneuve s'est également vue façonner par l'Histoire, dans un glissement à travers le temps, où chaque étape est significative, dépositaire d'un petit peu de la vérité d'une époque. Glissement encouragé, accéléré par les aléas d'un monde qui s'emballe, mais parfois retenu par des volontés diverses. Glissement, par ailleurs, toujours et inexorablement en cours.

Tenir les disparus

Jusqu'où glissera la Chartreuse ? Que subsitera-t-il alors ? Qu'y aura-t-il à en retenir et par quels moyens ?

En 2012, à l'occasion d'une conférence sur les Songlines, les pistes chantées aborigènes, la réalisatrice Magali McDuffie rapporte les paroles d'une Aborigène lors de sa venue en Europe. Elle raconte que cette femme, en voyant la Cathédrale Saint-Etienne, à Metz, avait compris pourquoi nous ne pouvions pas comprendre sa culture, que nous étions dans un rapport au monde où il s'agissait de construire quelque chose qui puisse nous survivre, traverser les siècles, quand pour sa part, elle était animée par la volonté de vivre en harmonie avec son environnement, ce qui impliquait de le préserver, de l'habiter tel qu'il est, et donc de ne pas y laisser de traces.

Comme en écho, dans un livre paru en 2012 également, une personnalité amérindienne de la tribu des Lakotas, Russell Means, explique que son peuple ne construit pas d'églises pour prier, mais prie dehors entouré de la sacralité enfouie dans chaque chose du monde naturel.

En 1939, plusieurs chefs de cette même tribu prennent contact avec le sculpteur Korczak Ziolkowski pour que celui-ci réalise un monument célébrant les peuples autochtones d'Amérique dans la région sacrée des Black Hills. Ziolkowski passe alors le reste de sa vie à travailler, à même les parois de la montagne de ThunderHead, sur une sculpture colossale représentant le chef lakota Crazy Horse. Il refuse toute subvention de l'Etat ou du gouvernement fédéral. A sa mort en 1982, c'est sa femme, Ruth Ziolkowski, puis aujourd'hui ces enfants et petits-enfants qui poursuivent son travail. Le visage de Crazy Horse est inauguré en 1998 mais l'ensemble ne serait à priori pas achevé avant 2060.

Situé à une dizaine de kilomètres du Monument National du Mont Rushmore, le Mémorial de Crazy Horse a pour ambition de le dépasser

en taille. Les sculptures du Mont Rushmore, portraits monumentaux de quatre présidents des Etats-Unis blancs qui étaient en fonctions pendant l'accaparement de terres ancestrales amérindiennes, sont en effet vécues par les peuples autochtones comme une provocation au coeur d'un territoire qui leur appartient. Face à ce monument national, la statue de Crazy Horse entend affirmer de sa présence démesurée, écrasante, l'histoire délaissée des amérindiens et de leurs héros.

Mais cette affirmation d'une mémoire alternative, monument contre monument, à coups de marteau-piqueur dans une montagne sacrée, pose question et est sujet à controverse parmi les amérindiens. En effet, en se voulant une réponse au Mont Rushmore, le Mémorial de Crazy Horse en devient l'alter-ego, il est emporté dans la logique identique d'un monde naturel à dominer. Parce que, que ce soient les sculptures du Mont Rushmore ou celle de Crazy Horse, ce sont avant tout des versants de montagne qui sont malmenés, détruits, certains Lakotas en parlant en termes de vandalisme. Ainsi, le mémorial encourage finalement ce à quoi il s'oppose en apparence. Il ajoute au sacrilège en taillant à son tour dans des roches que la spiritualité indienne inviterait davantage à célébrer. En quelque sorte, il domine le sacré, et rend ainsi hommage à une démesure et une arrogance humaine bien plus qu'à un héros indien.

Crazy Horse avait, jusqu'à sa mort en 1877, refusé d'être photographié. Il fut enterré dans un endroit tenu secret. Le clan auquel il appartenait, le clan Oglala, en langue lakota, évoque l'idée de dispersion. Crazy Horse a désormais un portrait de lui de vingt-sept mètres de haut, présence exhibée et surplombante, qui est comme une bassesse de l'Histoire, sculptée dans une falaise des Black Hills.

Le traité de Fort Laramie, signé en 1868 entre le peuple lakota et les Etats-Unis, établit que la région des Black Hills est un territoire indien. Mais la découverte d'or dans ces montagnes conduit les Etats-Unis à s'accaparer les terres, en violation du traité, moins de dix ans après sa signature. Un demi-siècle plus tard, le chantier du Mont Rushmore débute : on commence par y dégrossir la montagne à la dynamite.

Le monument national est conçu et sculpté entre 1927 et 1941 par Gutzon Borglum. Sculpteur par ailleurs controversé pour les relations étroites et

ambiguës qu'il entretient avec le mouvement terroriste suprémaciste blanc du Ku Klux Klan. Burglom travaille notamment sur le Monument de Stone Mountain, immense bas-relief dédié à l'Armée des Etats Confédérés, financé en partie et soutenu par le Ku Klux Klan qui organise des rassemblements au pied du monument en devenir.

Au pied du Mont Rushmore, le 3 juillet 2020, le président Donald Trump organise un rassemblement, à la veille de l'Indépendance Day. La tribune est installée de telle manière que, par un jeu de perspective, le visage du président s'inscrit dans le prolongement des portraits sculptés dans la montagne. Au cours de son discours, Trump parle de sa volonté d'ériger des statues pour les plus grands héros américains.

Au même moment, partout dans le pays, des manifestants vandalisent les statues de héros confédérés et autres, suite à la mort de George Floyd, américain noir tué sous le genou d'un policier lors d'un contrôle quelques semaines auparavant. Ces monuments malmenés font remonter à la surface des noms plus ou moins enfouis : la statue de Robert Lee, le général confédéré, est renversée de son piedestal à Montgomery, celle d'Albert Pike, autre général, incendiée à Washington ; Jefferson Davis, président de la Confédération, est taguée et déboulonnée à Richmond. A Richmond encore, la statue de Christophe Collomb est jetée dans un lac, elle est décapitée à Boston. Des destructions qui redonnent paradoxalement une visibilité étendue, un instant durant, à des personnages parfois oubliés. Des destructions qui, en somme, sont peut-être aussi de brèves renaissances.

A Saint-Louis, dans le Missouri, la statue de Louis IX est quant à elle épargnée, des groupes de catholiques s'opposant aux manifestants qui comptaient s'en prendre à elle. Dans cette même ville, est construit dans les années cinquante le quartier de Pruitt-Igoe. Un ensemble de trente-trois barres d'immeubles de onze étages chacune, représentant un total de deux mille huit cent soixante-dix logements. Le quartier, imposant, massif, tranche avec les alentours principalement constitué de bâtiments en briques de faible hauteur. Le projet initial, conçu par l'architecte Minoru Yamasaki, suscite un grand enthousiasme ; à la pointe du progrès, il est salué et cité en référence dans des magazines d'architectures. Des contraintes économiques poussent cependant l'architecte à en modifier les plans.

Le quartier, conçu pour les classes moyennes, est inauguré en 1954. Pour des raisons multiples, il va par la suite, très rapidement, se détériorer. Les populations blanches et tout ceux qui en ont les moyens le désertent alors, et il devient progressivement un ghetto économique et racial. Les immeubles sont abandonnés et fermés les uns après les autres. La première barre est démolie en 1972 ; l'événement est retransmis en direct à la télévision. En 1976, les derniers bâtiments sont dynamités. Pruitt-Igoe est passé, en une vingtaine d'années, de la promesse d'un confort moderne à une zone délaissée qui ne réclame plus que sa destruction. C'est d'ailleurs l'image de cette destruction que la mémoire populaire conserve.

Quelques années plus tard, Minoru Yamasaki construit le World Trade Center, à New York.

Il y a des édifices qui se définissent par leur écroulement même et que la disparition rend mémorable. Il y a des mémoires qui perdurent sans attaches, d'autres qui s'effacent alors même qu'elles sont gravées dans le marbre, puis qui se ravivent quand le marbre s'effondre. Dans ces effondrements s'ouvre un champ des possibles pour, au-delà de nos édifices, et peut-être avant eux, reconsidérer et travailler nos présences, nos relations, nos partages ; nos communs.

Dans l'église de la Chartreuse, on peut s'approcher de l'abside écroulée comme d'un espace à investir. L'investir comme un aborigène, y prendre place et s'y appuyer sans laisser de traces, poser son regard sur le lieu et ses histoires, ses vocations, ses réécritures. Prendre place dans ce courant d'air, qui s'est substitué au mur de la Chartreuse, qui la singularise désormais, et qui, d'une manière ou d'une autre, dans un détour retors de l'Histoire, la sauvera peut-être un jour.